

CRITIQUE

Le piano poète

Le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Claude Debussy nourrit de nombreux concerts et ce n'est que justice ! Thierry Huillet, pianiste et compositeur, avait ainsi conçu un éblouissant programme pour sa participation à la saison des Arts Renaissants, le 24 avril dernier, dans le salon rouge du Musée des Augustins.

Son implication musicale dans la création autant que dans l'interprétation confère à Thierry Huillet une sorte de conviction qui emprunte les voies de l'imagination. Il aborde le deuxième livre des *Préludes* de Debussy avec une science de la couleur, une subtilité du toucher, un sens de l'architecture qui actualisent cette œuvre. Il en dévoile l'incroyable modernité. Le détail de chacune des douze pièces, aussi élaboré soit-il, ne masque jamais la vision d'ensemble qui semble être la sienne, celle d'une sorte de puzzle génial dont la complétude brosse un tableau cohérent et intense. La perfection de chaque élément s'insère dans la grande ligne de l'ensemble.



Le pianiste et compositeur Thierry Huillet lors de son récital - Photo Classictoulouse -

La fluidité du toucher, particulièrement à l'aise dans *Ondine*, irrigue tout le

cycle. Comment ne pas admirer la subtilité de *Brouillard*, celle des accords successifs de *Canope*, les couleurs délicates de *Feuilles mortes*, la lumière ineffable de *La terrasse des audiences du clair de lune*, ces trilles diaphanes de « *Les fées sont d'exquises danseuses* » ? L'autre face de ce recueil complète admirablement sa poésie complexe. La liberté rythmique de *La Puerta del Vino*, l'humour souriant de *General Lavine – eccentric*, l'ironie pseudo-solennelle de *Hommage à S. Pickwick Esq. P.P.M.P.C.*, le motorisme presque « prokofievien » des *Tierces alternées* aboutissent à l'apothéose finale. *Feu d'artifice* semble ainsi faire la synthèse effervescente de tout le cycle.

L'interprète y déploie non seulement une virtuosité sans faille, mais, encore une fois, il en exalte la nouveauté et la stupéfiante originalité.

Issac Albeniz, avec *Asturias* (Leyenda), extrait de sa bouillonnante *Suite Espagnole*, tout imprégné de sa vibration ibérique, ménage une transition colorée vers la partition signée de Thierry Huillet lui-même, *Juste l'ombre d'une image*. Composée à la demande du pianiste italien Maurizio Baglini, cette œuvre est destinée à être jouée entre les deux livres d'*Images* de Debussy. Le compositeur-interprète, qui la présente avec simplicité et humour, en dévoile les références à quelques unes des pièces de Claude de France auxquelles elle rend hommage. *Brouillard*, *Poissons d'or*, *Feux d'artifice*, notamment, y pointent un motif ou un rythme. La fluidité debussyste, sa subtilité harmonique imprègnent toute la pièce qui révèle sa richesse sous les doigts de son auteur.

Avec *Gaspard de la nuit*, ce triptyque suprêmement pianistique d'un Maurice Ravel en état de grâce, Thierry Huillet s'attaque à un véritable défi digital dont il transcende la difficulté technique. L'interprète choisit de lire, avant chacun de ces tableaux musicaux, le poème correspondant d'Aloysius Bertrand qui l'a inspiré. *Ondine* bénéficie ici d'une vision « en relief ». L'intensité du jeu nous vaut des moments à couper le souffle. Le grand crescendo final atteint un paroxysme éblouissant. L'obsession du glas qui ponctue *Le gibet*, donne le frisson. Enfin, avec *Scarbo*, l'hallucination est à son comble. Dramatique et désespéré, cet épisode est interprété ici dans l'incandescence, avec une sorte de fureur glacée.

La soirée s'achève sur un cadeau musical offert par Thierry Huillet au public enthousiaste. Un cadeau sous forme de miniatures : deux des *Sept Haïkus* composés par le pianiste sur ces brefs poèmes japonais visant à dire l'évanescence des choses, à l'image du premier :

« *La nuit s'approfondit/dans l'eau des rivières/la voie lactée* ».

Une plongée dans le raffinement asiatique...

Serge Chauzy

Comme un ondin qui danse sur l'eau des touches du piano

[Accueil](#) » Comme un ondin qui danse sur l'eau des touches du piano

01 mai Publié par [Gil Pressnitzer](#) dans [Musique classique](#) | [Comments](#)

Concert Thierry Huillet aux Arts Renaissants, Salon rouge des Augustins le mardi 24 avril 2012



Le compositeur et grand pianiste Thierry Huillet se fait plutôt rare en solo, car le duo magistral qu'il forme autant à la ville qu'au concert avec Clara Cernat, violoniste et altiste exaltante, occupe une grande place dans son emploi du temps.

Enfin il nous est donné de l'entendre dans un programme centré sur la musique française avec un invité spécial, le plus français des compositeurs espagnols, Isaac Albéniz, qu'admirait Debussy disant de lui « *qu'il jetait sa musique par la fenêtre* », tant elle était débordante de richesse, ou après avoir entendu Iberia que « *les yeux se ferment comme éblouis d'avoir contemplé trop d'images* ».

Et pour clore son récital, Thierry Huillet ne s'attaque pas moins qu'à une montagne pianistique qui depuis Samson François et Martha Argerich n'a pas trouvé tant d'interprètes triomphants.

Bien entendu Thierry Huillet possède tous les moyens techniques adéquats, mais cela serait insuffisant s'il n'avait en lui cette grâce poétique qui le fait marcher sur l'eau. Il survole les touches, fait émerger les subtilités les plus légères, sait marquer l'humour et la force dynamique des pièces plus vives. L'immense qualité de son toucher, sa vision d'ensemble

d'une œuvre que lui assure son talent de compositeur, lui donne ce pouvoir de faire se lever les brouillards indéfinis ou retentir mes feux d'artifice, les pas d'une ondine ou les maléfices du démon Scarbo.

Mais la magie la plus pénétrante est apparue dans le deuxième livre des Préludes de Claude Debussy.

Les 24 préludes de Debussy composés entre 1909 et 1913, ne sont pas des tableaux descriptifs, mais des invitations au voyage, à la rêverie. D'ailleurs Debussy n'en donne les titres soigneusement choisis qu'à la fin du morceau et en petit en plus. L'atmosphère suggérée doit d'abord être ressentie par ces notes qui cheminent dans la mémoire buissonnière de la nature, dans les harmonies rares comme autant d'élixirs mijotés en alchimiste. Le titre doit ensuite simplement nous indiquer par quelle imagination nous avons marché doucement.



Ces douze pièces qui magistralement mélangent la fascination de la lenteur et de l'envoûtement, la légèreté des elfes, la mobilité enfantine de l'humour, demandent de pouvoir rendre tout cela, en les reliant entre eux. Thierry Huillet entre à pas de neige dans *Brouillards*, se fait tendre et mélancolique dans *Feuilles mortes*, *Canope* ou *La terrasse*. Et il sait malicieusement faire s'animer les *Fées*, les *Tierces*, les parodies anglaises. Tout en lui est fluidité, caresses, âme d'enfant, il est un véritable ondine dont les mains ne touchent plus terre. Quelle beauté de son et de suggestion ! Plus proche de Gieseking que Bavouzet, il sait restituer toutes les comptines des rêves. Les deux sommets de fascination auront été *Brouillards* et l'extraordinaire *Feux d'artifice* si cher à Sviatoslav Richter.

Rarement une telle exécution de ces Préludes aura été autant magique, et du coup le concert du lendemain par de remarquables spécialistes a paru terne par rapport à cet enchantement, il est vrai dans des pièces plus secondaires sauf *En Blanc et Noir*. Thierry Huillet a joué ensuite Asturias d'Albéniz, avec dynamisme et virtuosité. Est-ce le fait d'avoir la version guitare dans l'oreille, toujours est-il que l'Espagne semblait loin alors.

Juste l'ombre d'une image est la composition de Thierry Huillet commandée au pianiste italien Maurizio Baglini. Employant des effets propres à Debussy elle est destinée à être jouée entre les deux livres d'Images de Debussy. C'est à la fois un hommage et une mise à nue des effets de composition de Debussy. Toujours avec tendresse et vénération, mais « avec le confort moderne » comme aurait dit Debussy.

Et vint *Gaspard de la nuit*, monument intimidant du piano fait par Ravel loin d'être un pianiste virtuose, mais qui voulait pousser le piano à ses limites tout en restituant poésie et

angoisse. Thierry Huillet a voulu lire, avant chacun de ces tableaux musicaux, le poème correspondant d'Aloysius Bertrand qui l'a inspiré, et qu'il trouve pour sa part magnifique. Hélas ils ont bien vieillis, et la lecture un peu emphatique ne les sauve point, la musique de Ravel si.



Ondine ne fut pas que les notes légères et cristallines, que l'on entend souvent, mais une intense plainte amoureuse, et le départ blessé de la fée nous vaut un crescendo fabuleux. *Le Gibet*, aura un peu manqué de la panique obsessionnelle du glas, trop retenu, et qui doit nous faire penser à du François Villon (*Frères humains...*). Et vint *Scarbo*, diabolique à souhait, mais que Thierry Huillet rend douloureux. Comme dans *Nosferatu* de Murnau on se prend de pitié pour ce nain monstrueux. Il y a du désespoir dans la conception de Thierry Huillet, presque une empathie. Pour sortir de ces cauchemards Thierry Huillet, avec humour nous a offert deux des *Sept Haïkus* qu'il a composés. Un texte noté par Serge Chauzy résume l'évanescence comme fleurs de cerisiers tombant par terre sous le vent : « *La nuit s'approfondit/dans l'eau des rivières/la voie lactée* ».

Nous savions pour beaucoup que Thierry Huillet était un grand pianiste, ce concert l'aura révélé grand poète.

Gil Pressnitzer